

La Tarasque, La vérité vraie enfin révélée !

« à mort ! À mort ! » hurlaient les villageois réunis au pied du château en une foule dense aux corps tremblant de rage et de peur. « à mort ! Qu'on en finisse une bonne fois pour toutes ! » vociféraient-ils, poings levés et mains brandissant fourches, bâtons et pics. Autour d'eux s'agitaient chevaliers, nobles, manants et gueux, unis dans une même colère.

La Bête leur faisait face, acculée contre une grande muraille de pierre. Haute comme un éléphant et large comme une baleine, elle semblait avoir saisi la gravité de sa situation. Son regard, jadis étincelant, exprimait une résignation sans fond. De jaune d'or aux éclats d'émeraude, ses yeux déjà ternes affichaient une couleur de vase sèche. Ils ne lui raient plus de leur gourmande férocité comme lorsqu'elle guettait, à l'agachon dans les joncs et les osiers au bord du grand fleuve, une proie tantôt animale tantôt humaine.

Son formidable visage de monstre présentait par ailleurs une gueule bardée de mille crocs comme des poignards luisants de bave, si gros qu'il semblait impossible qu'elle put se refermer complètement. Mais tout ceci n'était rien, si l'on considérait ensuite le corps ahurissant de cette créature effroyable : une carapace aux écailles vertes surmontait six énormes pattes rouges, griffues et vraisemblablement palmées, et se terminait par une queue comme un fouet, au bout de laquelle brillait un éperon acéré, prompt à trancher d'un coup sec et précis toutes sortes d'êtres et d'objets qui se seraient malencontreusement trouvés sur sa route. Le Monstre semait la terreur à Tarascon en Provence depuis des siècles, et l'on ne comptait plus ses victimes, lavandières, bateliers, pêcheurs, vanniers ou simples promeneurs écervelés.

Autour de son encolure était noué un lien d'or, léger et fin comme le cheveu d'une princesse. A l'extrémité de ce lien se tenait Marthe, sainte locale, dont la douceur et la bonté inondait chaque chose de ce pays. Marthe avait capturé la Bête, sans violence, ou bien la Bête avait choisi de se laisser capturer par cet être d'amour, parce que le fond de son cœur était bon malgré tout, et que la pauvre agissait en monstre parce qu'elle en était un... et qu'il est parfois difficile d'agir contre sa nature. Alors l'affaire s'était faite, comme un rendez-vous attendu et convenu depuis longtemps.

« à mort ! À mort ! Le peuple s'impatiait, ivre de vengeance et de justice. La Bête devait mourir.

Que se passa-t-il précisément dans l'esprit de Marthe alors que la foule se rapprochait d'elles, bien déterminée à en découdre ? La sainte femme eut-elle pitié de cette créature extraordinaire ? Avait-elle compris qu'une Bête est une Bête, et que l'on ne saurait la blâmer d'être cruelle, car Bête elle est ? Et que seuls les humains sont capables de cruauté, dans la noirceur de leurs cœurs ? Toujours est-il qu'en un éclair de temps, elle prit sa décision : grâce à un subterfuge dont seuls les saints et les mages ont le secret, elle parvint à détourner l'attention de la foule, montrant sans doute, l'index pointé vers le ciel, un aigle ou un nuage étrange, et de son autre main, discrètement, intima à la Bête de se carapater. Intelligente et vive, celle-ci ne se fit pas prier. Elles échangèrent un long regard de compréhension mutuelle, les grands yeux jaunes et verts se firent doux et reconnaissants comme un remerciement, et

la Tarasque se glissa prestement dans les eaux troubles du Rosne, sans l'ombre d'un clapotis. À la stupeur généralisée des villageois, Sainte Marthe raconta que sa magie avait envoyé la Bête aux enfers, et que plus jamais ils n'en entendraient parler. Tout le monde se satisfit de cette explication douteuse et chacun et chacune retourna à ses occupations.

Personne ne revit jamais la Tarasque, et pourtant...

Libérée, la Bête mesura sa chance de repartir à zéro, et fatiguée de la compagnie des humains, comprit qu'il était grand temps de changer de décor et que sa vie serait désormais discrète et sauvage. Planquée sur l'île de la Barthelasse, entre Beaucaire et Tarascon, la Bête s'était posée là à réfléchir et rêvait alanguie, les yeux mi-clos, à son avenir.

La Mer...

De fabuleux récits lui étaient parvenus, tandis qu'elle passait des heures cachée au bord du fleuve à écouter les humains parler. Elle les trouvait très distrayants, ces petits êtres, et parfois intéressants, une fois sa faim apaisée. La Mer... « Vagues, écume, lys des sables et dunes », soupirait-elle... « pirates, caravelles, naufrages et tempêtes », se répétait-elle... « contrées lointaines, conquêtes, guerres et victoires... » ânonnait-elle, « vent, sel et coquillages », chantait-elle, « mouettes rieuses, sternes et dauphins... » sifflait-elle, « bleu, bleu gris, bleu vert, bleu mauve, bleu pâle... », susurrail-elle, « loups, daurades et poulpes... » exultait-elle, l'appétit éveillé. Oui, la Mer Méditerranée, une évidence !

Elle retourna à l'eau et d'un grand coup de queue mit donc le cap sur l'embouchure. Son épaisse silhouette, pataude sur terre, devenait fluide et gracieuse sous l'eau, à l'image des hippopotames d'Afrique. Quiconque aurait eu le privilège de la regarder nager eut été charmé par ce spectacle d'une grande beauté. Le pelage généreux de son étrange visage de chat grimaçant flottait dans l'eau tel des algues légères, et ses longues moustaches battaient la cadence de ses ondulations. Sa carapace, étonnamment souple telle une cote de maille, scintillait sous l'éclat des milliers d'écailles soudainement devenues irisées, ses pattes courant sous elle, tantôt touchant le fond et soulevant des nuages de vase, tantôt en suspension entre la surface et le sol, changeant de rythme au gré des flots et de son humeur. Sa queue fouettait l'eau tel un gigantesque gouvernail. Elle pouvait atteindre de folles vitesses et les vagues de son sillage mouraient en clapotant sur les berges, agitant les branches mortes et effrayant les martins-pêcheurs. Des myriades de poissons de toutes les sortes et de toutes les tailles l'escortaient, la frôlant et la caressant, joyeux de vivre cet extraordinaire événement subaquatique ! Ses yeux racontaient le bonheur de son âme libre, heureuse de cette seconde chance offerte et de ce parfum d'aventure.

En approche d'Arles, elle comprit qu'elle devait se faire discrète autant que possible. Juste avant le grand virage qui frappe la vieille ville, elle sonda tel un cachalot, et au ras du fond, sinua entre les vestiges antiques et les silures géants, évitant par là de justesse une colonne romaine qui barrait sa route, admirant par ici le buste de pierre d'un homme au regard droit, zigzaguant au milieu des quilles des navires, embarquant malgré elle quelques filets de pêcheurs. Elle resta ainsi en apnée pendant au moins vingt minutes, pour s'assurer d'avoir vraiment dépassé la ville, et enfin refit surface. Le poil collé à la tête à l'instar des loutres, les narines fumantes et les yeux au ras de l'eau, essoufflée et curieuse, elle contempla les rives du fleuve redevenu sauvage. La vie lui appartenait. Qu'il était bon de voyager, de découvrir de nouveaux paysages ! Elle captura un héron cendré dont elle fit pique-nique, et installa sa sieste sous les branches d'un aulne.

C'est ainsi qu'elle nagea, musardant et caracolant, longeant les rives riches de frênes et de peupliers blancs, jusqu'à l'îlon du Rhône, peu après Port Saint Louis, proche de la rive droite, à quelques lieues de l'embouchure. L'endroit était parfait. Entre ripisylve et sansouire, cette nature du bout du monde, dépeuplée d'humains, était riche d'une nourriture abondante et diverse, aquatique et terrestre : poissons, loutres, cistudes et castors abondaient dans le fleuve. Une brève traversée lui faisait regagner la terre, où il n'était pas rare de croiser un vieux taureau égaré, un cheval de Camargue, une harde de sangliers, ou de débusquer la carcasse d'un flamant rose ou celle d'une aigrette garzette.

Elle décida par conséquent de s'y établir, et bâtit son nid tel un cocon dans un endroit d'elle seule connu, camouflé dans un fourré de sagnes, de saules blancs et de tamaris, entre étangs et marais. Elle en décora l'intérieur de plumes, de petits os blanchis par le soleil, de fleurs séchées et de trésors trouvés sur la plage. Elle avait promis à Marthe de ne plus se nourrir d'humains, ce qu'elle respecta. Quelques gardians au fil des siècles approchèrent son voisinage, innocents et sereins, et s'en retournèrent sains et saufs, ignorant tout de la Bête tapie tout près d'eux dans les joncs et les cannes de Provence...

Les jours de fort mistral, elle se laissait pousser jusqu'à la mer par le fleuve devenu impétueux, et jouait dans les vagues.

Les grands secrets chuchotent que Sainte Marthe, une fois l'an, pour l'équinoxe de printemps, lui rend visite. Voyageant la nuit, sa silhouette de lumière semble marcher sur l'eau du Rhône, et une nuée de lucioles et de libellules l'entourent jusqu'à l'ancre de sa très vieille amie. Elles évoquent ensemble le passé et le futur, la marche du monde lointain, et elles se comprennent sans se parler.

Ami marcheur, si tes pas te conduisent sur ces terres, sois avisé, respecte ce sanctuaire, fais-toi petit et silencieux, et si possible, ne t'y aventure pas. Dans le silence de sa très longue solitude, dans les mille ans de son grand âge, dans le souffle fou des vents, dans les salicornes et les saladelles de cette steppe craquelée, il est une Bête, une énorme Bête, et aussi sage soit-elle devenue, n'en demeure pas moins... une Bête.

Par LUCE MONIER,

Nouvelle rédigée dans le cadre de la 2ème édition du concours d'écriture "Dans les courants du fleuve" publiée dans le recueil éponyme en 2023.